

lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval, ce qui les obligea à renoncer à leur projet et à prendre la fuite en toute hâte.

Le cavalier qui arrivait était Mahom.

Diano de Saint-Hyrem, soit qu'elle eût le pressentiment du danger qui menaçait son frère, soit que l'état de surexcitation causée par le xérés qu'il avait bu, lui fit supposer que peut-être il ne s'acquitterait pas convenablement de la mission dont il était chargé, avait presque aussitôt après son départ expédié Mahom au père Joseph, avec une seconde lettre en tout semblable à celle qu'elle avait remise au comte.

En apercevant M. de Saint-Hyrem, gisant au milieu de la route et tenant encore en main la bride de son cheval arrêté près de lui, Mahom se hâta de mettre pied à terre.

Le comte n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux.

Le valet le chargea avec précaution sur son cheval et il le conduisit doucement jusqu'à une auberge peu éloignée.

Là, il le confia à l'hôte, donna l'ordre d'aller en toute hâte chercher un chirurgien, mit une dizaine de pistoles dans la main de l'hôtelier qui lui assura que ses ordres seraient ponctuellement exécutés et que les soins les plus attentifs seraient prodigués au blessé, puis après avoir dit qu'avant deux heures il serait de retour, il mit lui-même son cheval à l'écurie, monta sur Sultan et partit à toute bride dans la direction de Saint-Germain.

Pour que Mahom agit ainsi, lui qui était si dévoué au comte Jacques de Saint-Hyrem, il fallait que la mission que lui avait confiée sa maîtresse fût de la plus haute gravité.

XIX

GRAND CLIQUETIS DE VERRES ET D'ÉPÉES, ENTRE
PARIS ET VERSAILLES

Ce jour-là, le soleil s'était levé dans un nuage ; le temps était froid, l'atmosphère brumeuse.

Le ciel, chargé de nuages d'un gris plombé semblait presque toucher la cime des arbres.

La terre était glissante, pâteuse ; on ne pouvait assurer le pied qu'avec une difficulté extrême.

Les charretiers se fatiguaient en efforts inutiles pour faire gravir à leurs lourds palonniers la pente raide et abrupte de Bellevue.

Les malheureuses bêtes tombaient, se relevaient pour retomber encore, et s'épuisaient vainement pour accomplir ce travail titanique.

On entendait résonner au loin des bruits sourds, presque insaisissables et sans cause bien appréciable, tant l'air manquait de sonorité.

Il était huit heures du matin environ.

Quatre cavaliers, venant de Paris, s'arrêtèrent devant le cabaret du « Point-du-jour » où l'hôte, qui les connaissait, les accueillit par un cri de joie.

Ces cavaliers, nous les nommerons tous d'abord afin d'éviter plus tard toute amphibologie à leur sujet.

C'étaient : le comte du Luc, M. de Lectoures, le capitaine Vatan et, pourquoi ne le dirons-nous pas tout de suite, notre vieil ami Clair-de-Lune.

Les trois premiers somiers paraissaient préoccupés ; une vague inquiétude semblait malgré eux les tourmenter, et malgré

leurs efforts pour feindre le calme et l'insouciance, chacun de leurs mouvements dénonçait leur trouble intérieur.

Seul, Clair-de-Lune, soit pour un motif, soit pour un autre, ou peut-être même, sans raison aucune, n'avait rien perdu de son magnifique sang-froid. Il riait, plaisantait, et ecla du meilleur cœur, sans soucis comme sans préoccupation.

Où Clair-de-Lune était doué d'une bien heureuse organisation, ou bien, ayant acquis depuis longtemps la certitude qu'un jour ou l'autre il serait pendu, s'était-il accoutumé à voir de haut les choses de ce monde et à ne plus, sûr qu'il était de son fait, se préoccuper de ce qui pouvait lui advenir.

Le fatalisme est la religion des voleurs ; Clair-de-Lune avait cent mille raisons, toutes meilleures les unes que les autres, pour être fataliste.

— Ah ! messieurs, dit maître Goguolu, quelle joie de vous voir ; combien j'étais loin d'espérer votre visite, surtout par un temps aussi atroce que celui que le ciel nous envoie depuis quelques jours.

— Le fait est, dit le capitaine Vatan que, soit dit sans vouloir offenser personne, le temps n'est pas des plus beaux.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES ÉDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUTS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

Boite 1838, B. de P. Montréal.

MORNEAU & CIE.,
4, Rue St. Jacques